



Les livres qui, en ces vingt ans, ont retenu nos collaborateurs

A nos collaborateurs, nous avons fait la demande suivante :

Durant ces vingt dernières années, un certain nombre de livres (deux, trois, quatre...) ont particulièrement retenu votre attention, vous ont marqué ou influencé.

Dites lesquels et, en une phrase ou deux, leurs mérites.

Voici leurs réponses.

Il y a dix ans j'étais encore étudiant à l'université et je lisais peu de romans français contemporains. A bien y réfléchir, je n'ai dévoré que des livres traduits aujourd'hui pour la plupart, aux Etats-Unis, et auxquels on reproche, ici, rétrospectivement, d'avoir nui au sacro-saint roman français.

Donc, puisqu'il faut des noms : Barthes et Foucault.

Le *Barthes par lui-même* m'a fait un certain effet mais beaucoup moins que le Michel Foucault de *Surveiller et Punir*, des *Mots et les Choses* ou même de *la Volonté de savoir*. Pour moi, Foucault c'était l'érudition devenue aussi forte, aussi belle, complexe et vivante que la plus pure fiction. Cerné, comme tout le monde, par la triple religion de l'Absurde, du Vide ou de l'Existentiel, Foucault a eu le génie de refuser cet académisme moderne et de proposer, implicitement, la relecture des anciens. Jusqu'aux Grecs.

Mes classiques furent, entre-temps,

Genet, Proust, Montaigne. A quoi il faut rajouter le *Journal* de Kafka qui reste l'un des plus beaux livres du monde ; je mentirais en ne citant pas le *Tombeau pour 500 000 soldats* de Guyotat, notre Burroughs national.

Puis j'ai découvert l'espace baroque de Nabokov (*Ada*, en particulier). Je ne vois pas d'équivalent pour le roman français d'une dimension parodique et jubilatoire aussi originale.

Enfin, choix ultime — et de ceux que l'on ferait au moment de s'embarquer sur la fameuse île déserte — je dois avouer une passion absolue pour le *Roman de Genji* de Murasaki Shikibu que j'ai lu dans ses deux traductions anglaises (puisque nous ne disposons que d'une traduction sous-développée et incomplète). Ce livre me semble toujours l'expression littéraire la plus moderne et la plus vénérable dont on puisse rêver — si l'on a des rêves d'écrivain et de lecteur. On aura deviné : je n'aime que les auteurs sceptiques et les âmes fragiles.

Gilles Barbedette.

fiable, déroutant, qui bouscule les stéréotypes pour poser les vraies questions autour de Robespierre : la terreur, l'égalitarisme, l'art, l'Être Suprême... ».

Serge Bianchi.

Livres d'influence

Les Belles endormies de Yasunari Kawabata (Albin Michel, 1970)

Pour les illusions du temps, de l'image et de l'érotisme.

Les Funérailles de la Grande Mémé et l'Incroyable et triste histoire de la candide Erendira et de sa grand-mère diabolique de Gabriel Garcia Marquez (Grasset, 1977)

Pour les illusions de l'érotisme, du temps et de l'image.

Le Rivage des Syrtes de Julien Gracq (*Relectures*) (José Corti, 1951)

Parce qu'une nuit laiteuse de brume et de lune traînait sur les lagunes.

Fernand Braudel, *la Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (Colin, 2^e édition, 1966).

La conclusion atlantiste et pirennienne (Jacques Pirenne), datée de décembre 1948, a disparu. Le texte s'est amélioré, enrichi. L'« histoire totale ». Une fresque superbe.

Michel Vovelle. *Piété baroque et*

Le Désert des tartares de Dino Buzzati (*Relectures*) (194) Pour l'étrange, le réel et l'inquiet.

En attendant les barbares de J.-M. Coetzee (Lettres Nouvelles-Maurice Nadeau 1982)

Pour l'inquiet, le réel et l'étrange.

Le Chemin du serpent de Torgny Lindgren (Actes Sud, 1988) Pour le réel, l'étrange et l'inquiet.

Cronopes et fameux de Julio Cortazar (Gallimard, 1977)

Parce que les Cronopes sont des êtres ébouriffés, humides et verts et parce que les Fameux conservent les souvenirs dans des draps noirs.

Madame Solaris d'X (Le Livre de Poche, 1985)

Pour les illusions de l'érotisme, de l'image et du temps.

Marcel Bisiaux

admirable. Une pensée sans concession aux modes et à la facilité. Retenons deux passages. « L'histoire universelle » est d'hier. Son heure n'est pas passée ! « A tous les niveaux l'histoire marxiste est à faire. Et c'est l'histoire tout court ».

Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire* (Seuil, 1971)

Quelques écrivains auxquels je dois d'heureuses journées de lectures.

Ecrivains étrangers : *Et le vent reprend ses tours* de Vladimir Boukovski (à lire absolument) ; *le Livre du rire et de l'oubli* de Milan Kundera pour la toque de fourrure de Clementis sur la tête de Gotwald. *Un turbulent silence* d'André Brink pour le regard affamé d'un esclave sur une paire de chaussures.

Ecrivains français : *la Femme rompu*e de Simone de Beauvoir (tout compte fait) ; *Solde* de Bernard Frank pour ses pages sur la précédente ; *le Méridien de Greenwich* de Jean Echenoz, une découverte récente ; la Correspondance de Marcel Proust, en attendant la suite qui, hélas, nous rapprochera de la fin.

Jacqueline Forni.

Givre et sang, de John Cowper Powys : C'est un des romans les plus achevés de J.C.P., auteur monstrueux et fascinant. La traduction française (signée Diane de Margerie et François Xavier Jaujard) est de plus remarquable.

Sarnia, de G.B. Edwards. Un livre unique puisque son auteur a brûlé tous ses autres manuscrits avant de mourir. Cette chronique de Guernesey entre 1890 et 1960 est profondément émouvante. Un petit chef-d'œuvre empreint de nostalgie.

La vie mode d'emploi, de Georges Perec. Non, Perec n'est pas mort. Sa *Vie* demeure un monument de littérature pure planté dans le jardin bien désert du roman français des années soixante et soixante-dix.

Le Gluau, de John Hawkes. Quand

Hawkes écrit un faux roman policier c'est encore meilleur que du roman policier. Le prototype parfait de la littérature américaine moderne. Avec *Le Cannibale* (du même auteur), un véritable classique.

Bernard Génies.

Parmi les nombreux livres du domaine ibérique parus durant ces vingt dernières années, je retiendrai tout d'abord — dans la présence indubitablement dominante des lettres latino-américaines — deux œuvres brèves, à la technique audacieuse, et d'une perfection singulière : *les Chiots* (1967, trad. française, Gallimard, 1974) de Mario Vargas Llosa, où celui-ci atteint le sommet de son art en un récit d'à peine cinquante pages, qui dit d'une façon bouleversante et pudique la cruauté de la vie et l'écrasement de l'individu par la société.

Dans un registre tout à fait opposé, *la Majeur* de l'Argentin Juan José Saer (1976, traduit avec d'autres nouvelles dans le volume *Unité de lieu*, Flammarion, 1984) est la méditation sur le Temps d'un étonnant poète de la matérialité évanescence des choses, captées dans leur palpitation corpusculaire, à mi-chemin de Proust et de Francis Ponge.

Du Portugal nous est venu — dans la décennie précédente — un des meilleurs romans publiés dans la péninsule, avec *le Dauphin* de José Cardoso Pires (1968, trad. française, Gallimard, 1970) qui nous dépeint, sous couvert d'une chronique impassible, l'explosive coexistence du moderne et de l'archaïque sur un coin de terre lusitanienne, sujet plus que jamais actuel, et qui atteint dans ce livre une sorte de dimension mythique.

Jacques Fréssard.